

Pim, Pam et Poum ont déjeuné

Ce matin-là Maurice Truche, employé du cirque Pantaleoni, découvrit qu'il ne serait pas nécessaire de nourrir les trois tigres de la ménagerie. C'était déjà fait. Celui qui s'en était chargé se trouvait, pour l'heure, à l'état de débris éparpillés dans les trois compartiments de la cage, alors que la veille encore il formait un tout. Un tout qui se faisait appeler *Le Grand Hildeberg, Maître des fauves*, vu qu'il était le dompteur attitré de la maison. Maurice resta hébété un moment devant les giclées et les filaments sanguinolents qui ornaient les barreaux, le sol de la cage, et la paille qui avait voleté un peu partout. Sa bouche s'ouvrit mais aucun son n'en sortit. Dans le compartiment du milieu, mollement étendue sur le flanc, la femelle, Pam, jouait avec une tête à la façon d'un chaton avec une pelote. Une grosse tête chauve, dont les lèvres pulpeuses auréolées d'un collier de barbe frisottante s'étaient figées en un rictus. Malgré les lacérations, Maurice Truche n'eut aucun mal à reconnaître la physionomie du Grand Hildeberg. Il posa doucement le seau de plastique qui contenait les pièces de viande prévues au petit-déjeuner de Pim, Pam et Poum, fit demi-tour et s'en reparti zigzaguant vers la caravane directoriale.

Associé et époux de Giulietta Pantaleoni, la patronne, Raoul Babinetti officiait sous chapiteau

en tant qu'homme-canon. Petit, noueux, il avait le profil acéré d'un Apache. En fait c'était un Corse qui, pour avoir jadis frayé avec la pègre, en avait vu de rudes. Mais devant le carnage il eut un sérieux coup de mou. Détournant les yeux il dit à sa Giulietta « Tu devrais pas regarder, ma chérie. » Conseil inutile : dame Pantaleoni, qui venait de régurgiter son kawa et la corne d'un croissant, regagnait ses pénates au triple galop. C'était pourtant une femme forte, à tous points de vue. Magnifiquement pourvue sous la gorge, coiffée d'une cascade brune, elle était l'unique héritière du papa Jacopo qui, avant de s'envoler pour le grand chapiteau céleste, lui avait légué son savoir-faire et l'œuvre de quatre générations de Pantaleoni. Après s'être douchée, changée et avoir avalé un Lexomil arrosé par deux décilitres de Bourbon, cette femme de caractère fit ce qu'elle avait à faire : elle alerta les autorités compétentes.

Débarquèrent un officier de police judiciaire et deux agents. Rendu sur les lieux, l'officier contempla le désastre puis se retourna et tira de sa poche un grand mouchoir dentelé dans lequel il fourra son nez. Au fond de ses tripes se livrait un furieux combat. Il baragouina dans son mouchoir. Le premier agent tendit l'oreille, puis transmit les ordres : « Faudrait voir à dégager ces bestiaux ! »

Armés de bâtons et de fouets, les hommes du cirque eurent quelque difficulté à repousser les trois félins vers leur espace « de détente », car goûter au Grand Hildeberg avait réveillé en eux le souvenir des âges farouches. En attendant les spécialistes de

l'Identité judiciaire, l'officier s'efforça tant bien que mal d'effectuer les premières constatations.

« La victime n'a tout de même pas pu entrer dans les trois cages à la fois ! grommela-t-il.

— Sans doute pas, major, rétorqua le premier agent. Le gars a dû se faire happer par le bestiau du milieu et les deux autres ont grappillé des bouts à travers les grilles. Celui de gauche a dû lui attraper un pied, puis la jambe est venue, on voit bien les tendons déchirés au genou. Celui de droite lui a chopé l'épaule, et en arrachant...

— Ça va, n'en jette plus !

— Évidemment, poursuivit l'agent goguenard, c'est çui du milieu qu'a eu le plus gros morceau. Tiens, c'est marrant ça, y z'ont laissé les oreilles ! Doivent pas aimer les cartilages.

— Bordel, tu veux pas la fermer ?

— Bé chef, faut bien qu'on s'y colle ! Oh, regardez !... »

L'agent se baissa pour ramasser une chaussure contenant un pied sectionné au niveau de la cheville, qu'il brandit sous le pif du major. Celui-ci fit brusquement volte-face et alla se réfugier entre deux caravanes pour lâcher du lest.

« Hé chef, j'appelle le légiste ?

— Mmrrrglb... répondit le major. »

L'agent dégaina son cellulaire. Voici à peu près la teneur du dialogue qui s'ensuivit :

LE MÉDECIN LÉGISTE. — « Vous êtes sûr qu'il est mort ?

L'AGENT. — Ben disons que si un médium voulait le faire réapparaître, c'est pas d'un guéridon qu'il aurait besoin, mais d'une machine à coudre.

LE LÉGISTE. — Qu'est-ce que vous essayez de me dire ? Le corps n'est pas entier ?

L'AGENT. — Si vous le voulez entier, doc, j'espère que vous savez administrer un lavement à un tigre. »

Une heure plus tard, un cordon d'argousins dépêchés par le PC de la police marseillaise barrait l'accès à l'aire dévolue au cirque Pantaleoni, dans l'enceinte de l'hippodrome de Pont-de-Vivieux. Ce qui eut pour effet d'attirer nombre de badauds, dont un journaliste. La foule grossit de minute en minute, on ne tarda pas à y voir des photographes et des caméras. Autour des cages, dans des relents inqualifiables et les feulements des tigres que ce barouf surexcitait, s'affairaient les hommes de l'Identité judiciaire et le légiste qui avait instamment demandé qu'on ne touchât point aux débris avant son arrivée. À l'extérieur, les journalistes faisaient un tel tapage afin d'être informés que le major se sentit débordé. Mais il se refusa à toute déclaration. Aussi, dame Pantaleoni décida-t-elle de prendre les choses en main. Depuis quelque temps les affaires tournaient au ralenti ; inquiète pour l'avenir de son cirque elle estima qu'elle se devait de rassurer le public. Le major n'ayant rien tenté pour l'en dissuader, la directrice alla courageusement faire face à la meute. Devant les caméras elle expliqua qu'un tragique accident avait privé l'établissement de son dompteur, mais qu'aussitôt que les autorités le permettraient, le cirque Pantaleoni rouvrirait ses portes. La presse exigeait des précisions :

« Va-t-on abattre les fauves ?

— Avez-vous prévu un numéro de remplacement ?

— A-t-on prévenu la SPA ?